charlotte
carter

à la baguette

Christian Bourgois éditeur

Extrait de la publication

À LA BAGUETTE

Extrait de la publication

du même auteur
chez le même éditeur

Coq au vin
Rhode Island Red

Extrait de la publication

CHARLOTTE CARTER

À LA BAGUETTE

Traduit de l'anglais
par Michel DOURY

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Extrait de la publication

Titre original :
Drumsticks

© Charlotte Carter, 2000
© Christian Bourgois éditeur, 2000
pour la traduction française

ISBN 2-267-01552-8

Extrait de la publication

I

'Tis Autumn

D'un ton agressif, j'ai demandé :

— Qui a dit du mal de Charlie Rouse ? Bon Dieu, je ferai la peau au premier qui dira du mal de Charlie Rouse !

Silence dans la salle.

J'ai hurlé :

— *Qui ça ?* tout en renversant plusieurs verres.

J'étais debout, le poing sur la hanche. Je devais avoir l'air féroce, car deux dames sur la banquette ont empoigné le bras de leur compagnon.

— Quoi ? Écoute, Nan, nous devrions rentrer.

J'ai jeté un coup d'œil méprisant à mon compagnon :

— Bas les pattes, connard. Tu rentres si tu veux. Moi, je vais prendre un autre verre.

— Tu as assez bu comme ça, Nan. Mets ton manteau.

On aurait dit Richard Pryor dans son numéro d'homme blanc coincé.

Inutile de répéter ce que je lui ai répondu, j'en

mourrais de honte. Disons seulement que c'était bête et méchant, et parfaitement injustifié. Jusque-là, j'avais ignoré la présence en moi de ce venin que je venais de cracher.

Le type s'est reculé épouvanté, estomaqué comme un prêcheur tombé dans un bordel de La Nouvelle-Orléans. Je l'avais humilié devant ses amis, si toutefois c'étaient ses amis. Pire, c'étaient peut-être des collègues, dans quel genre de travail, je l'ignorais. De quoi vivait-il, je l'ai oublié. Je ne sais même plus à quoi il ressemblait, sauf que c'était un grand nègre avec de belles chaussures, ni où nous étions, car à l'époque, il y avait des mois que je picolais dur. Ce qui, pour être honnête, est un euphémisme. En fait, cela tenait du suicide.

Le type en question avait plus de caractère que je ne l'avais imaginé. Mon numéro achevé, j'étais repartie en titubant vers le bar, tenu par une belle petite en tablier blanc et coiffée en dreadlocks. Je ne suis jamais arrivée jusque-là, car il m'a empoignée par le col, j'ai franchi la porte d'entrée sans toucher terre et je me suis retrouvée en tas au fond de l'ascenseur, opportunément ouvert. Ma veste de daim marron m'a suivie dans les airs, on aurait dit Rocky, l'écureuil volant.

Je suis arrivée dans le hall toujours en maugréant et je suis passée devant le portier impassible. Il avait dû suivre toute la scène sur son petit écran de contrôle.

C'était un samedi soir. Je m'en souviens à cause de tous ces couples qui se promenaient. Et que je

Extrait de la publication

regardais avec haine. J'aurais voulu leur arracher la tête, parce qu'ils avaient l'air heureux ensemble. Comment pouvaient-ils me faire ça à moi ? J'aurais voulu avoir mon flingue. Et aussi un dernier verre.

Je ne raconte pas tout cela pour me vanter, je sais qu'il n'y a pas de quoi en être fière. Simplement, j'étais déboussolée et je le savais.

Au printemps dernier, retour de Paris après une liaison qui s'était mal terminée, j'avais connu une sévère dépression qui n'avait fait que s'aggraver pendant l'horrible été new-yorkais. J'avais survécu tant bien que mal, à jouer du saxo dans les rues avec de temps en temps une petite leçon ou un boulot de traduction. Le soir, je restais seule chez moi, avec Gin and Tonic, mes meilleurs amis, pour toute compagnie. Mon répondeur restait branché tout le temps, mais je ne rappelais presque jamais. J'étais incapable de lire ou d'écrire, je n'avais envie de voir personne, avec seulement de temps en temps un coup de fil à maman ou à Aubrey, amie de toujours, pour qu'elles sachent que j'étais toujours en vie.

Quand il a fait plus frais, je suis passée au bourbon. Si je ne me suis pas noyée dans un fleuve de whiskey, je barbotais néanmoins dans un affluent important. Et puis je me suis procuré une arme.

Une voisine à moi s'était fait violer pendant le week-end de la fête du Travail, et les flics étaient persuadés que le même individu avait sévi ailleurs dans le quartier. Dans la mélasse où je me trouvais,

Extrait de la publication

je me suis dit que j'allais me dénicher un flingue et que si jamais je me trouvais nez à nez avec ce type, ce serait la fin de ses exploits. Je savais que je risquais ma peau – et alors ?

Je connaissais un joueur de conga d'Haïti, un certain Patrice, qui avait un faible pour moi. Un garçon charmant, mais ça n'a jamais été plus loin entre nous. Il avait un cousin dont la spécialité consistait à fournir aux gens l'arme dont ils avaient besoin. Avec Patrice, on a réglé la question un soir. Cela a commencé par un dîner philippin First Avenue, puis nous sommes allés Avenue A dans un club qui venait d'ouvrir, où un groupe avec un saxo ténor sensationnel accompagnait un chanteur plein de promesses. Ensuite, nous avons filé vers l'est pour nous perdre dans les entrailles d'un bâtiment de brique rouge situé Avenue D.

Le cousin, dont le nom ne fut jamais prononcé, était du genre à vous foutre la trouille, mais quand j'ai refait surface, j'étais l'heureuse propriétaire d'un Beretta quasiment neuf, qu'une ancienne femme-flic aurait échangé contre de l'héroïne. C'était un instrument qu'on avait bien en main, sans trop de recul. Et en prime, comme j'avais été présentée par Patrice, j'ai eu droit à des balles standard et à d'autres, explosives.

Mais le violeur s'est fait piquer, ce qui a été une chance pour nous deux.

Je pataugeais dans un univers glauque et hostile et j'étais dégoûtée de l'existence. Rien ne me touchait, pas même le plus beau solo de saxo ténor à la radio,

Extrait de la publication

ni le feuillage d'automne flamboyant dans les parcs et les jardins publics, ni un bon hamburger. Je continuais mon numéro de tête d'empeigne, la dure à cuire revenue de tout. Déçue par la réalité, je lui opposais un visage fermé et je m'enfonçais dans ma solitude. Ce qui ne m'a pas empêchée de prendre trois ou quatre amants en octobre, au bas mot. Quatre types que je ne devais jamais revoir. Ce ne sont pas des amants – de simples passades. Et je continuais à boire comme un trou dans la solitude, avec l'impression d'être de la merde, à me demander si le nuage allait jamais se déchirer.

Mon amie Aubrey ne m'avait pas complètement laissée tomber, mais elle en avait plein le dos de mon instinct d'autodestruction. Nous nous téléphonions, mais nous dînions rarement ensemble, pas plus que nous n'allions rendre visite à ma mère, ce genre de choses. Il y avait des mois que ça n'allait plus entre nous – en fait depuis mon retour de Paris et la fin de cette liaison dont je ne me consolais toujours pas. Et quand par hasard nous nous voyions, nous nous tapions mutuellement sur les nerfs.

Le mois de novembre passa ainsi. J'étais toujours aussi déprimée et plus insupportable que jamais. Mais qu'y faire ? Je me laissais aller, je le savais bien. Je n'en souffrais pas moins. Un soir, j'ai rencontré ce type dans un club de jazz, je crois, et j'ai essayé de me consoler avec lui. D'où cette soirée dans cet immeuble de luxe, ce samedi soir où j'ai déjanté.

Qu'on me comprenne bien, mon papa et ma maman ne m'avaient pas élevée en sauvage, et je

n'étais pas habituée à me faire jeter à la porte par la peau du cou et à être balancée dans un ascenseur comme un simple cageot de laitues avariées.

Et pourtant je ne l'avais pas volé, si l'on songe à mon abominable conduite.

Il faisait un temps frisquet de novembre, avec un petit vent qui sentait l'hiver, des couples passaient enlacés, en gros pull-over, ils riaient, avec leurs petits secrets dont j'étais exclue, ce qui était bien le pire. Ils avaient dû dîner dans de pittoresques trattorias, aller au cinéma et maintenant ils rentraient chez eux, en s'arrêtant en route pour prendre un espresso décaféiné. Ou alors ils allaient entendre de la musique dans un club aux lumières tamisées. J'aurais voulu leur tordre le cou. En fait non. Ce que je voulais, c'était retrouver André, le garçon que j'avais connu à Paris.

J'ai remonté ma fermeture Éclair et j'ai filé sous l'œil désapprobateur du portier, qui semblait croire que je m'étais échappée d'un zoo.

Je me suis réfugiée sous l'auvent d'un bureau de tabac dont les volets étaient clos, et là ç'a été les grandes eaux. Je me suis mise à sangloter désespérément. J'attendais cela depuis des mois, mais jusque-là, ça n'avait pas fonctionné. La bouche en tirelire, je suffoquais, le nez dégoulinant, à hululer si fort que j'en ai saigné du nez. C'est une scène fréquente en ville, on tombe sur une malheureuse (c'est généralement une femme, en effet), qui pleure à fendre l'âme, devant tout le monde, ayant renoncé à toute pudeur. Sa douleur est si évidente qu'à la voir, l'émo-

Extrait de la publication

tion vous prend à la gorge. On a envie de se mettre à pleurer aussi. On souffre autant qu'elle. Mais on n'ose pas intervenir, on passe son chemin. Ce coup-ci la malheureuse, c'était moi. En train de me donner en spectacle. Mais il n'y a eu personne pour s'intéresser à moi. C'est New York, voilà tout.

Enfin, je me suis calmée. J'étais rompue. Et affamée. Et encore très triste. Mais, bizarrement, ça allait quand même un peu mieux. J'ai remonté deux ou trois pâtés d'immeubles en direction du nord, et je suis tombée sur un snack-bar anonyme. Pendant que l'on préparait ma commande, je suis allée aux lavabos faire un brin de toilette, pour être aussi présentable que possible.

J'ai dévoré mon sandwich et j'ai accompagné mon troisième café d'un biscuit sec. Seigneur, si seulement j'étais sûre d'avoir vraiment atteint le fond ! Un samedi soir, dans un snack grec dont le client le plus distingué était un type particulièrement affreux en train de ramollir un petit pain dans un bol de potage au poulet, et moi avec mon pif sanguinolent qui coulait sur ce que j'avais de mieux à me mettre, et une figure qui ressemblait à un ballon à la parade des grands magasins Macy's. Rendue si bas, je ne pouvais que rebondir, non ?

Quand je suis ressortie, il était près de deux heures du matin. J'ai d'abord songé à retourner d'où l'on m'avait virée pour m'excuser. J'ai vite laissé tomber, mais je n'avais pas envie de rentrer tout de suite chez moi. L'idée de me retrouver toute seule dans

Extrait de la publication

mon appartement m'était insupportable. Et puis, il y avait quelqu'un d'autre à qui je devais des excuses.

J'ai sauté dans le premier taxi venu, remerciant le ciel que le chauffeur fût hindou – pas parce qu'ils connaissent bien la ville ou conduisent particulièrement bien, car beaucoup sont épouvantables, mais parce qu'en général ils acceptent les Noirs quand personne d'autre n'en voudrait, et qu'il était deux heures du matin et que je devais donner l'impression que j'avais ma résidence principale sous le pont de Brooklyn.

En temps normal, Caesar's, c'est le dernier endroit au monde où j'aurais envie de me trouver à deux heures du matin – c'est le club où Aubrey exhibe ses nichons six soirées par semaine – et j'aurais encore préféré ce Grec minable au Caesar's Go Go Emporium, mais ce soir-là, ses néons vulgaires étaient comme le phare du salut dans la désolation de la Sixième Avenue.

Aubrey était en piste et la salle pleine à craquer. Tous les mâles la dévoraient des yeux, sans rien perdre de ses mouvements. Je suis allée au fond du bar et j'ai vu Justin, le patron, perché sur son tabouret favori. Il m'a souri et il a viré un client pour me faire une petite place à côté de lui. Ensuite, il m'a examinée de près :

— Bon Dieu ! J'espère que tu as relevé le numéro du camion qui t'a fait ça !

— OK, OK.

— Ou alors c'est quelqu'un qui t'a tabassée ?

— Non, c'est rien.

Extrait de la publication

— Où étais-tu passée, Smash-up ? Chez l'esthéticienne ?

Ça m'a fait rire malgré moi, j'ai séché la larme que j'avais au bout du nez, pour me consoler il m'a prise par l'épaule. Puis il m'a tendu une de ses cigarettes ridiculement longues et je l'ai acceptée avec reconnaissance.

— Te voilà foutue comme l'as de pique, mais je suis quand même bien content de te voir.

— Ça n'allait pas très fort.

En insistant sur le *fort.*

— Tu as eu des ennuis ?

— Mon pauvre Justin, c'est une longue histoire, et tu as dû déjà l'entendre un millier de fois. Il n'y a que les noms qui changent.

Il a pris un air entendu :

— Je vois. N'en dis pas davantage, ma petite... Les hommes... On ne peut pas vivre avec, ni leur couper la bite.

Malgré mes protestations, il m'a offert un cognac. Après un long silence, il a repris, en suivant les évolutions d'Aubrey :

— Elle est toujours au top, et absolument épatante ce soir.

— Ouais, épatante. Et toi, Justin, comment ça va ?

— Moi ? Très cool.

Il a fait un petit sourire, avant d'ajouter en chantonnant :

— J'ai rencontré quelqu'un de très... très...

Il avait l'air exceptionnellement satisfait.

— C'est vrai ? Félicitations, J. Splendide.

Extrait de la publication

— Et toi, Smash-up, toujours dans le jazz ?

— Oui. Il y a plein de touristes cet été, les affaires marchent bien. Mais il va quand même falloir que je me trouve des revenus réguliers.

— Tu peux toujours mettre une perruque et faire le service ici. Avec l'avant-scène que tu te payes, tu te ferais des pourboires fabuleux. Ou alors tu pourrais faire un numéro de saxo topless.

Voilà qui ne m'était jamais venu à l'idée, The topless lady saxophonist. Je serais certaine d'avoir ma place dans les annales du jazz.

— Je vais y songer, J. À quelle heure crois-tu qu'Aubrey arrête ?

— Dans quelques minutes. Pourquoi ne vas-tu pas l'attendre dans les coulisses ? J'y serai dans un instant.

J'ai empoigné mon verre :

— Merci. À tout à l'heure.

La loge d'Aubrey était tiède et confortable. Je sirotais mon cognac quand je suis tombée sur son paquet de Newport. Pouah ! Je l'ai repoussé avec horreur.

Je me suis assise à sa coiffeuse et j'ai examiné les dégâts dans la grande glace. Dans un concours d'épouvantails, j'aurais été reçue avec les félicitations du jury. Et un éventuel maquillage n'y aurait pas changé grand-chose. N'empêche que j'ai pris un des rouges à lèvres d'Aubrey.

Non, décidément, ça n'aurait rien arrangé. Je me suis dessiné une bouche de clown, j'ai roulé des yeux et dit d'une voix de fausset : « Allez ! Tout le monde danse ! »

Et de rire. J'ai continué mon numéro pour m'arrêter pile, consciente d'une présence dans la pièce. J'ai entendu une voix triste derrière moi :

— Salut.

C'était Aubrey qui était debout derrière moi et qui me regardait dans la glace. J'ai fait demi-tour sur les talons :

— Aubrey ! Je suis désolée. Pas pour ça. Désolée tout court. Pour... Enfin, tu sais pour quoi.

Impassible, elle est restée un moment à m'examiner, puis elle a éclaté de rire. Je lui ai fait le bref récit de ma dernière humiliation, avec les dames terrifiées en rang d'oignon sur le canapé et ma veste de daim atterrissant sur moi. Eh bien, elle a trouvé ça aussi très drôle. Quand Justin est entré, il nous a trouvées effondrées dans les bras l'une de l'autre.

— Qu'est-ce qui se passe, les filles ? On peut en être ?

— OK, a répondu Aubrey. On ne va pas commencer sans toi.

Il a posé sa ridicule cigarette quelque part puis, affectant un sourire diabolique, il a montré ce qu'il cachait derrière son dos, en me disant :

— Smash-up, c'est pour toi. Bon anniversaire.

C'était une poupée de chiffon haute de trente centimètres, une grosse vieille négresse avec un madras et une robe aux couleurs éclatantes, en zébrures rouges, jaunes et orange. Son petit visage avait une expression mystérieuse brodée au fil blanc, avec une bouche sévère et un minuscule anneau à

Extrait de la publication

l'oreille gauche. Et elle tenait à la main une petite bourse fermée par un cordon.

— Elle doit y mettre ses remèdes vaudous, dit Aubrey d'un ton pincé.

— Probablement, dit Justin, puis se tournant vers moi : Elle pourrait jeter un sort au type qui t'a mise dans cet état. Et une minute plus tard, il serait dans tes bras.

— Très touchée, J. Mais mon anniversaire n'est que dans quelques mois.

Avec un mouvement de tête, il m'a fourré la poupée entre les mains :

— Et alors ? Tous les jours, c'est l'anniversaire de quelqu'un, non ? Alors, prends-la. Je tiens de source sûre que cette petite dame peut te faire le plus grand bien, surtout quand on a le blues comme toi. Et ça peut certainement t'être utile, Smash-up.

Comme l'on dit, à cheval donné on ne regarde pas la bride. Encore que le sens de l'expression m'échappât.

— Merci, J. C'est vraiment très gentil à toi. En ton honneur, je crois que je vais la baptiser Justine.

— Attends, elle a déjà un nom : Mama Lou. Il faut que tu l'appelles Mama Lou.

— OK, mais pourquoi ?

— Perry Mason, a-t-il alors dit, comme si cela répondait à ma question.

Aubrey a demandé :

— Perry quoi ?

Quant à moi, je savais qui était Perry Mason,

Extrait de la publication

mais je ne voyais toujours pas le rapport. Alors il s'est expliqué :

— C'était dans un feuilleton télé des années cinquante. Perry Mason, c'était un avocat qui gagnait toujours, et il avait une secrétaire, Della, qui portait des mules à talons hauts.

» Eh bien, quand j'ai commencé à travailler au Caesar's, mon service débutait à deux heures de l'après-midi. Alors je me levais entre onze heures et midi. Et on repassait *Perry Mason* sur la cinquième chaîne tous les jours. Alors je le regardais en prenant mon petit déjeuner avant d'aller au boulot. Et quand j'en ratais un épisode, ça gâchait ma journée, c'est tout dire. Et je les ai presque tous regardés cinq ou six fois... Donc, il y avait cet épisode où une jeune orpheline blanche était recueillie à Haïti par une maman vaudoue du nom de Mama Lou. Et quelqu'un assassinait Big Mama. Man, c'était le *Perry* que je préférais ! Et il y a eu une panne de courant chez moi pendant que je regardais et je n'ai jamais su qui l'avait tuée, parce que, cet épisode, ils ne l'ont jamais repassé ! Et j'ignore toujours qui a tué Mama Lou.

» Donc, l'autre jour, je revenais de chez Armani sur la Cinquième Avenue, je prends par la Quinzième Rue vers l'est. Et au croisement de la Quinzième et d'Union Square, là où il y a tous ces vendeurs à la sauvette...

— *Armani ?* s'est exclamée Aubrey. Sainte Mère de Dieu, tu ne vas pas nous faire croire que tu fais tes courses chez Armani !

Il a pris un air vexé :

— J'y achète mes savons, connasse ! Tout le monde sait que les savons italiens sont les meilleurs. Je me trouvais donc à l'angle du parc quand en levant les yeux j'ai vu Mama Lou qui me dévisageait.

» Il y a là cette femme qui a elle aussi l'air d'une sorcière vaudoue. Elle confectionne ses poupées et les vend là dans la rue. Il y en a tout un étalage, elle prétend qu'elles ont un pouvoir magique. Ça ne peut pas faire de mal, non ? Et tu arrives, avec cette mine... Alors je me suis dit qu'on pourrait peut-être essayer les pouvoirs magiques de Mama Lou. Parce que si ça marche sur toi, ça marchera pour tout le monde.

La gorge serrée, j'ai pris la poupée dans mes bras :

— Merci, Justin.

J'ai regardé Aubrey :

— Aub, tu es toujours fâchée ?

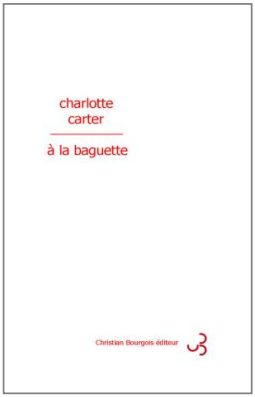
Elle ne m'a pas répondu, mais elle a pris des Kleenex sur sa coiffeuse pour m'essuyer la bouche.

Je leur ai souri à tous les deux :

— Merci, Mom and Dad.

Cet ouvrage a été composé par Graphic Hainaut
et imprimé par la Société Nouvelle Firmin-Didot
au Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : mai 2000
N° d'édition : 1515 – N° d'impression :

Extrait de la publication



À la baguette
Charlotte Carter

Cette édition électronique du livre
À la baguette de Charlotte Carter
a été réalisée le 21 juin 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267015522).
ISBN PDF : 9782267022742.
Numéro d'édition : 1515.

Extrait de la publication